

Les Causeurs (Maupassant)

Guy de Maupassant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LES CAUSEURS

Je lisais ceci, dernièrement, dans les lettres intimes de Berlioz qui viennent d'être publiées : « Je vis, depuis mon retour d'Italie, au milieu du monde le plus prosaïque, le plus desséchant. Malgré mes supplications de n'en rien faire, on se plaît, on s'obstine à me parler sans cesse musique, art, haute poésie ; ces gens-là emploient ces termes avec le plus grand sang-froid ; on dirait qu'ils parlent vin, femmes, émeute ou autres cochonneries. Mon beau-frère surtout, qui est d'une loquacité effrayante, me tue. Je sens que je suis isolé de tout ce monde par mes pensées, par mes passions, par mes amours, par mes haines, par mes mépris, par ma tête, par mon cœur, par tout ».

Cette violente et superbe boutade pourrait s'appliquer à tous ou du moins à presque tous les salons d'aujourd'hui, tant la conversation y est banale, courante, odieuse, toute faite, monotone, à la portée de chaque imbécile. Cela coule, coule des lèvres, des petites lèvres des femmes qu'un pli gracieux retrousse, des lèvres barbues des hommes qu'un bout de ruban rouge à la boutonnière semble indiquer intelligents. Cela coule sans fin, écœurant, bête à faire pleurer, sans une variante, sans un éclat, sans une saillie, sans une fusée d'esprit.

On parle, en effet, musique, art, haute poésie. Or il serait cent millions de fois plus intéressant d'entendre un charcutier parler boudin avec compétence, que d'écouter les messieurs corrects et les femmes du monde en visite ouvrir leur robinet à banalités sur les seules choses grandes et belles qui soient.

Croyez-vous qu'ils pensent à ce qu'ils disent, ces gens ? Qu'ils fassent l'effort de descendre au fond de ce dont ils s'entretiennent, d'en pénétrer le sens mystérieux ? Non ! Ils répètent tout ce qu'il est d'usage de répéter sur ce sujet. Voilà tout. Aussi je déclare qu'il faut un courage surhumain, une dose de patience à toute épreuve et une bien sereine indifférence en tout pour aller aujourd'hui dans ce qu'on appelle le monde, et subir avec un visage souriant les bavardages ineptes qu'on entend à propos de tout.

Quelques maisons, bien entendu, font exception, mais elles sont rares, très rares.

Je ne prétends point assurément que chacun puisse, dans le premier salon venu, parler poésie avec l'autorité de Victor Hugo, musique avec la compétence de Saint-Saëns, peinture avec le savoir de Bonnat ; qu'on doive dégager, dans une causerie de dix minutes, le sens philosophique du moindre événement, pénétrer cet « au-delà » de la chose même qui en fait le charme, qui constitue la séduction profonde d'une œuvre d'art, et qui élargit jusqu'à l'infini tout sujet qu'on aborde. Non. Il faut savoir s'abstenir de traiter légèrement les grandes questions ; mais il faudrait, pour que les salons actuels, fussent abordables, qu'on sût au moins causer !

⁂

Causer ! Qu'est cela ? Causer, madame, c'était jadis l'art d'être homme ou femme du monde ; l'art de ne paraître jamais ennuyeux, de savoir tout dire avec intérêt, de plaire avec n'importe quoi, de séduire avec rien du tout. Aujourd'hui on parle, on raconte, on chipote, on potine, on cancane, on ne cause plus, on ne

cause jamais. L'ardent musicien que je citais s'écrie : « On dirait qu'ils parlent vin, femmes, émeute ou autres cochonneries ». — Eh bien, savoir causer, c'est savoir parler vin, femmes, émeute et… autres balivernes, sans que rien soit… ce que dit Berlioz.

Comment définir le vif effleurement des choses par les mots, ce jeu de raquette avec des paroles souples, cette espèce de sourire léger des idées que doit être la causerie ? On s'embourbe aujourd'hui dans le racontage. Chacun raconte à son tour des choses personnelles, ennuyeuses et longues, qui n'intéressent aucun voisin. Remarquez-le, sur vingt personnes qui parlent, dix-neuf parlent d'elles-mêmes, narrent des événements qui leur sont arrivés, et cela lentement, laissant l'esprit retomber après chaque mot, la pensée des auditeurs bâiller entre chaque phrase, de telle sorte qu'on a toujours envie de leur dire : « Mais taisez-vous donc, laissez-moi au moins rêver tranquillement ».

Et puis toujours la conversation se traîne sur les choses banales du jour ou de la veille ; jamais plus elle ne s'envole d'un coup d'ailes pour se percher sur une idée, une simple idée, et, de là, sauter sur une autre, puis sur une autre.

J'ai souvent entendu Gustave Flaubert dire (et cette observation m'a paru d'une singulière et profonde vérité) : « Quand on écoute causer les hommes, on reconnaît les esprits supérieurs à ceci : c'est que sans cesse ils vont du fait à l'idée générale, élargissant toujours, dégageant une sorte de loi, ne prenant jamais un événement que comme tremplin ».

C'est ce que font les philosophes, les historiens, les moralistes. C'est ce que faisaient, toute proportion gardée, les charmants causeurs du siècle dernier. Ils jabotaient avec des idées bien plus

qu'avec des faits divers. Aujourd'hui tout est faits divers. Quand on arrête, par hasard, dans un salon, l'écoulement des phrases toutes préparées, des idées reçues et des opinions adoptées, c'est pour narrer, sans commentaires spirituels d'ailleurs, quelque aventure d'alcôve ou de coulisse.

⁂

Il ne reste maintenant que des . monologueurs Ceux-là sont des malins. Comprenant que personne ne pourrait leur donner la réplique, l'art de causer étant disparu, ils sont devenus des espèces de conférenciers pour dîners et soirées. On les connaît, on les cite, on les invite. L'Académie en compte même plusieurs en son sein. Celui-ci opère surtout en tête-à-tête, celui-là préfère la galerie. Ils ont leurs sujets préparés, leurs tiroirs à bavardage, leurs arguments, leurs ficelles.

Le plus célèbre de tous, fort aimable homme, du reste, s'est fait une telle spécialité dans la causerie sentimentale à deux, lui seul parlant, que ses rivaux trépignent de jalousie. Jamais, oh ! jamais, il ne s'adresse aux hommes ! Tout pour les femmes. Pour elles, la séduction sérieuse de son esprit, son savoir grave et doux, tous ses frais d'éloquence. Mais aussi comme il sait leur plaire, comme il les séduit, comme il possède leur âme ! En voilà un qui doit mépriser Schopenhauer ! Et comme Schopenhauer le lui eût rendu !

Beau ? Non, il n'est pas beau, il est bien. Tout en lui est bien : sa figure, sa tenue, sa parole, sa science, sa position, tout. Il est presque trop bien ; pour les hommes il serait mieux étant moins bien.

Pour les femmes, il est l'idéal. Il sait manœuvrer sans faire de jalouses. Il choisit l'élue du jour, et — comment fait-il ? je l'ignore — mais bientôt ils sont seuls, dans un coin, tout seuls, causant. Il parle bas, très bas ; personne autour de lui n'entend ; il reste grave, toujours bien, souriant à peine ; tandis qu'elle le regarde soit fixement soit par secousses, gardant sur les lèvres un sourire ravi, le sourire des bienheureux. C'est le Donato de la parole !

On dit pourtant qu'il n'est pas ce qu'on appelle un homme galant, bien qu'il soit fort galant homme ; il sait parler aux femmes, voilà tout.

Pourquoi l'ai-je cité ? Parce que chacune, quand on le nomme, s'écrie : « Quel causeur ! » — Eh bien, non, ce n'est point un causeur ; il n'y a plus de causeurs, à part quatre ou cinq, peut-être ; et ceux-là même, ne trouvant jamais personne qui leur tienne tête à cette charmante mais difficile escrime, deviennent peu à peu des monologueurs.

guy de maupassant

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Causeurs_%28Maupassant%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.